

goïsme, sans cesse occupée à pressurer les pauvres, M. de Gaspé nous la représente toujours guidée par les motifs les plus nobles et les plus généreux : dans la paix se vouant au bien-être de tous, se contentant de recevoir en retour la reconnaissance de ceux qu'elle oblige, et dans la guerre mettant ses biens, son épée au service du pays, et versant jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le salut général. Si nous ne pouvons pas faire connaître combien la forme de cet ouvrage est délicieuse et attachante, nous allons tâcher du moins de donner une analyse aussi rapide que possible des faits importants qui se déroulent sous nos yeux en faisant cette lecture.

En 1756, Jules d'Haberville et Archibald Cameron of Locheill, deux jeunes hommes également charmants, quoique d'habitudes et de penchants divers, et deux amis intimes, quittaient le collège des R.R.PP. Jésuites de Québec, après y avoir terminé leur cours complet d'études.

Le premier est fils d'un seigneur Canadien et se destine à la profession des armes ; il doit bientôt passer en France et entrer dans un régiment. Le second est le descendant d'une famille noble d'Ecosse, et tous ses ancêtres sont tombés sur les champs de bataille pour la défense de leur pays contre les armées de l'Angleterre.

Orphelin dès sa jeunesse, un de ses oncles qui était Jésuite avait pris soin de son éducation et l'avait envoyé à Québec pour ses études. M. Arché, comme on l'appelait communément, doit bientôt se rendre en Ecosse, et choisir une carrière. C'est à cette époque que se présente le touchant récit de la débâcle, où M. Arché, au péril de ses jours, sauve la vie à un pauvre canadien qui allait infailliblement mourir, et duquel, à son tour, il recevra la vie dans des circonstances non moins intéressantes et non moins bien racontées.

Partis en même temps pour l'Europe, les deux jeunes gens devaient se rencontrer devant Québec, sur le champ de bataille, et combattant l'un contre l'autre : vers 1758 Jules d'Haberville reçut ordre de passer au Canada avec son régiment pour défendre la colonie ; le jeune écossais qui avait pris du service dans l'armée anglaise reçut à la même époque un ordre analogue ; placé

dans la triste alternative de résigner sa charge pendant la guerre et de passer pour un lâche et un traître, ou de faire la guerre à une nation qu'il aimait, et à laquelle il était attaché par les liens de la reconnaissance, l'honneur militaire l'emporte : il reste soldat et bientôt après, il débarque à la Rivière Ouelle et marche sur Québec.

Le corps d'armée dans lequel il avait un grade était sous les ordres du Commandant Montgomery, un ancien ennemi des Locheill qu'il avait souvent combattus en Ecosse ; aussi ne perdait-il aucune occasion de déplaire au jeune officier ; il avait remarqué sa sympathie pour les Canadiens, et il voulait soumettre ces sentiments aux plus rudes épreuves. Il lui ordonna d'incendier dans sa marche toutes les habitations des français situées le long de la côte, et de ne laisser derrière lui que des cendres et des ruines.

Pour comble de malheur, l'armée arrivait au manoir d'Haberville, et notre héros était forcé d'anéantir lui-même la richesse de ses bienfaiteurs et de ses amis ; il tente un dernier effort auprès de son supérieur qui reste sourd à toutes les supplications, et qui prend plaisir à retourner le fer dans la plaie qu'il a faite au cœur du jeune officier ; il va même jusqu'à qualifier de la manière la plus outrageante, les sentiments dont l'officier écossais est animé pour les ennemis de l'Angleterre. Il faut exécuter l'ordre du chef.

La nuit même qui suivit, Locheill fut enlevé par quelques sauvages qui allaient le faire périr au milieu des tourments, lorsque Dumais auquel il a sauvé la vie dans la débâcle, se présente et lui rend sa liberté.

L'armée anglaise se rend devant Québec ; on assiste aux deux batailles d'Abraham et à la cession définitive du Canada à l'Angleterre.

L'ancien ami de la famille d'Haberville, mais dont il a involontairement causé la ruine, et qui maintenant ne voit en lui qu'un monstre d'ingratitude, trouve moyen de rendre le plus signalé service à ses bienfaiteurs : il retarde leur départ du Canada, les sauve ainsi du naufrage de l'*Auguste* ou plus de deux cents personnes périrent, et enfin, après les explications données, une réconciliation se fait solennellement. Il demande alors la main de Mademoiselle d'Haberville que les raisons les plus délicates forcent à refuser, et puis définitivement se